

In Memoriam Primo Levi (1919-1987) et les politiques génocidaires

Joseph J. Lévy

Volume 19, numéro 1, automne 2006

Enjeux politiques et mort

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/016644ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/016644ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1180-3479 (imprimé)

1916-0976 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lévy, J. J. (2006). In Memoriam : primo Levi (1919-1987) et les politiques génocidaires. *Frontières*, 19(1), 94–98. <https://doi.org/10.7202/016644ar>

In Memoriam

PRIMO LEVI (1919-1987)

et les politiques génocidaires

**WE HAVE NO STANDARDS ANY MORE FOR ANY THING,
EVER SINCE HUMAN LIFE IS NO LONGER THE STANDARD.**

ELIAS CANETTI, 1978, p. 9

Joseph J. Lévy,

professeur, Département de sexologie, UQAM.

Parmi la pléthore d'intellectuels contemporains de la Deuxième Guerre mondiale qui ont tenté de penser le génocide juif, la Shoah, Traverso (1997) distingue, entre autres, les *rescapés* qui, libérés des camps de la mort, ont témoigné de leur expérience. Dans ce groupe, l'un des plus connus est Primo Levi, chimiste et écrivain italien, né à Turin en 1919. Arrêté en 1943, il fut déporté à Auschwitz où il passa onze mois avant d'être libéré par les troupes soviétiques. Son retour en Italie par train, qui prit dix mois, lui fit parcourir une partie de l'Europe. Revenu à Turin, sa ville natale, il conjua le témoignage de son expérience du nazisme à une réflexion sur la condition humaine dans plusieurs livres dont *Si c'est un homme*, paru en 1947 et *Les Naufragés et les rescapés*, paru en 1986. Ce dernier livre est considéré comme un ouvrage marquant où « le témoignage n'est plus que le point de départ d'une tentative de penser Auschwitz, sa place dans le XX^e siècle et la rupture de civilisation qu'il marque dans l'histoire de l'humanité », conciliant « historiographie et mémoire » (Traverso, 1997, p. 171). Primo Levi est aussi l'auteur de plusieurs romans, de livres, d'entretiens, d'articles de journaux, de préfaces de livres et de conférences dont plusieurs ont été colligés dans *L'asymétrie et la vie*, un ouvrage paru en 2002, dans lesquels il prolonge, entre autres, ses réflexions sur la question

de la Shoah, les problèmes épistémologiques rattachés à la mémoire, au temps et à la science historique, ainsi qu'aux enjeux éthiques et à la définition de la justice (Sodi, 1988). Il est mort en 1987 d'un accident, considéré par plusieurs de ses biographes comme un suicide. Cet article se veut à la fois une commémoration de la parution de ses deux grands livres sur le génocide et de sa mort, il y aura bientôt vingt ans dans quelques mois. Dans cet ensemble littéraire, nous retiendrons ici des thèmes qui touchent la question des rapports entre le politique et la mort génocidaire : les politiques génocidaires ; le négationnisme et la question de la mémoire et du témoignage.

LES POLITIQUES GÉNOCIDAIRES

C'est à travers l'expérience concentrationnaire directe d'Auschwitz que Levi plonge dans le système nazi et qu'il en dégage les caractéristiques. Levi adopte un point de vue pratiquement ethnographique pour décrire « l'homme déshumanisé » (Améry, 1995) que nous avons nommé l'*homo lagerensis*, l'humain du *lager* ou camp de concentration, un cas unique dans l'histoire, comme il le note explicitement :

Dans aucun autre lieu ni temps, on n'a assisté à un phénomène aussi soudain et complexe : jamais autant de vies humaines n'ont été éteintes en aussi peu de temps, et avec une combinaison pareillement lucide d'intelligence technique, de fanatisme et de cruauté. (Levi, 1986, p. 21.)

C'est à partir de « ce laboratoire cruel » que Levi peut observer des situations et des comportements tout à fait particuliers et inconnus jusque-là. Régi par des contraintes spatiales et temporelles spécifiques, le *lager* se fonde sur une structure sociale complexe. La division du travail, les rapports hiérarchiques qui régissent les interactions entre les différentes castes et les classes sociales et nationales (les criminels, les prisonniers politiques et les Juifs) indiquent qu'une dichotomie simpliste entre persécuteurs et persécutés ne peut rendre compte de la complexité du système sociopolitique du camp de concentration, produit par l'État totalitaire. Au contraire, on y retrouve ce que l'auteur appelle une « zone grise » où certains prisonniers collaboraient avec le système nazi, servaient de fonctionnaires subalternes, de gardes ou participaient aux *sonderkommandos* chargés du nettoyage des crématoires. Il met ainsi en évidence l'une des lois qui régissent ce système :

Plus l'oppression est dure et plus la disponibilité à collaborer avec les oppresseurs est répandue parmi les opprimés. Cette disponibilité comporte elle aussi une variété infinie de nuances et de motivations : terreur, endoctrinement idéologique, imitation servile du vainqueur, désir myope d'un pouvoir quelconque [...] lâcheté, jusqu'au calcul lucide appliqué à éluder les ordres et l'ordre imposé. (Levi, 1986, p. 43.)



Contrairement à la plupart des systèmes politiques, la règle de légitimité appuyée sur une coercition plus ou moins forte est absente, mais, à sa place, c'est la terreur qui domine, c'est-à-dire une absence de règles visant à circonscrire le pouvoir, à lui fixer des limites et des mécanismes de contrôle :

Le pouvoir existe dans toutes les variétés de l'organisation sociale humaine, plus ou moins contrôlé, usurpé, investi d'en haut ou reconnu d'en bas, donné par le mérite, la solidarité coopérative, le sang ou le revenu. [...] Que le pouvoir soit intrinsèquement nocif à la société n'est pas démontré. Mais le pouvoir dont disposaient les fonctionnaires dont il est question, même d'un degré inférieur comme les Kapos des équipes de travail était pratiquement illimité ou, plus précisément, une limite inférieure était imposée à leur violence, car ils étaient punis ou destitués s'ils ne se montraient pas assez durs, mais aucune limite supérieure. En d'autres termes, ils étaient libres de commettre [...] les pires atrocités. (Levi, 1986, p. 46.)

Insistant sur le fait que même dans un État totalitaire, on retrouve des mécanismes minimaux de limitation du pouvoir, Levi montre que dans le *lager* cette contrainte n'existe plus. Le pouvoir nu dans sa violence corrompt absolument les individus qui en possèdent des fragments, pensant ainsi échapper à leur sort, alors que les autres victimes sont le plus souvent broyées, perdant l'ensemble des éléments qui fondent la personnalité sociale et qui assurent normalement une intégrité personnelle par le maintien d'un rapport concret à l'environnement. La disparition ou la confiscation d'objets personnels, la coupure d'avec le milieu d'origine, le choc linguistique déterminent une désorientation première, rééquilibrée quelquefois avec peine par l'apprentissage de nouveaux comportements, de nouvelles règles de vie, de nouvelles langues. Zones de contact entre des cultures et des langues différentes, le *lager* est aussi lieu d'expérimentation sociolinguistique avec ses caractéristiques grammaticales et lexicales qui aboutissent à la création d'une *lingua franca*, composite d'allemand, de polonais, de yiddish, de silésien et de hongrois, permettant un minimum de communication entre les prisonniers. Levi

note, par ailleurs, qu'il existe une corrélation significative entre le temps de survie et la compréhension de la langue du camp, en particulier sa dominante allemande. Il s'agit là d'un exemple véritable d'excommunication qui détruit tous les points d'ancrage sociaux – la langue étant l'un des plus essentiels – et précipite la décomposition physique et la mort. Cela rejoint les hypothèses de Lévi-Strauss voulant que « l'intégrité physique ne résiste pas à la dissolution de la personnalité sociale » (Lévi-Strauss, 1958, p. 184). La nudité et les agressions physiques et psychologiques visant à démolir la personnalité première – à la manière d'un lavage de cerveau – et à lui substituer une dépersonnalisation plus conforme aux demandes du camp, attendent les nouveaux prisonniers :

Le nouveau [...] était tourné en dérision et soumis à des plaisanteries cruelles, comme c'est le cas dans toutes les communautés avec les « bleus » et les « nouveaux » et avec les initiations chez les peuples primitifs – et il ne fait pas de doute que la vie au *lager* comportait une régression, ramenait précisément à des comportements primitifs. (Levi, 1986, p. 39.)

Cette régression se retrouve dans l'utilisation du tatouage comme marqueur d'une nouvelle identité et d'un nouveau statut ; elle est amplifiée par les conduites visant à la dégradation physique, à l'humiliation, à la soumission, au dressage, à l'asservissement, qui devient une fin en soi, ce que Levi appelle la « démolition de l'homme ».

Des prisonniers, cependant, refusent d'entrer dans cette dynamique et tentent d'assurer au jour le jour leur survie, luttant contre les multiples contraintes qui affectent leur existence quotidienne. Un ensemble de mécanismes se met en place : conviction d'une libération possible, maintien, coûte que coûte, d'un semblant de propriété ; rêves d'évasion et de retour à des conditions de vie normale ; déchiffrement des signes optimistes ; expressions de comportements d'altruisme, formes de solidarité, mais aussi vols, détournements, trafics divers (la *kombinacja*) et autres moyens de résistance élevés contre le processus de déshumanisation, contre la mort, ce que l'un des prisonniers fait comprendre à Levi :

C'est justement, disait-il, parce que le *lager* était une monstrueuse machine à fabriquer des bêtes que nous ne devons pas devenir des bêtes ; puisque même ici il est possible de survivre, nous devons vouloir survivre, pour raconter, pour témoigner ; et pour vivre, il est important au moins de sauver l'ossature, la charpente, la forme de la civilisation. Nous sommes des esclaves, certes, privés de tout droit, en butte à toutes les humiliations, voués à une mort presque certaine, mais il nous reste encore une ressource [...] : nous devons refuser notre consentement. (Levi, 1996, p. 52.)

C'est lors du rare face à face avec les femmes que se révèle plus profondément le degré d'assujettissement aux conditions du camp : saleté, puces, odeurs fortes, maigreur, couleur jaunâtre. Malgré l'état de délabrement extérieur et intérieur, les sentiments de honte et d'embarras se maintiennent, signalant ainsi le lien tenu d'une conscience morale, même si les structures psychologiques de l'individu sont profondément atteintes.

Ces stratégies de survie ne peuvent cependant pas court-circuiter le rapport à la mort. À ce sujet, Levi fonctionne par touches beaucoup plus subtiles. Autant ses descriptions des vivants sont relativement détaillées, autant l'extermination et ses techniques sont décrites avec économie (prisonniers morts de privations ou sous les coups, processus de sélection périodique, pendaisons, arrivées des déportés et transfert aux crématoires). Arrière-fond toujours présent, l'horizon constant de la mort donne plus

de force aux efforts futiles et répétés pour se maintenir en vie, pour éviter la sélection. Dans « Déportés. Anniversaire », un texte publié en 1955, il souligne avec force l'abjection de la mort dans les camps :

Qualifier de glorieuse la mort des innombrables victimes des camps d'extermination est de la vanité. Cette mort n'était pas glorieuse, c'était une mort désarmée et nue, ignominieuse, immonde. (Levi, 2002, p. 23.)

Levi s'interroge par ailleurs sur la finalité du système nazi qui ne semble pas obéir à une rationalité économique, à un mode de production efficace. La question des rapports entre rationalité et irrationalité dans le système nazi est reprise ultérieurement dans l'un de ses textes, « Les images d'Holocauste », paru en 1979. Commentant le film du même nom, Levi écrit :

Il est possible d'expliquer, et c'est ce à quoi se sont appliqués sociologues, hommes politiques et éthologues, pourquoi les minorités sont haïes et persécutées, et pourquoi en particulier la minorité juive a été persécutée en Allemagne, mais on ne peut expliquer pourquoi les nazis se souciaient de traquer également les vieillards et les moribonds pour les transporter à Auschwitz, en traversant la moitié du monde, et les y réduire à l'état de cendres. On ne peut expliquer pourquoi dans la tragédie et le bouleversement de la guerre désormais perdue, les convois des déportés avaient la priorité sur les transports de troupes et de munitions. (Levi, 2002, p. 114-115.)

Levi n'est certes pas le seul à mettre en relief cette irrationalité. Bédarida souligne aussi l'absurdité des stratégies nazies,

[...] son caractère anti-économique, son inanité sur le plan politique ou stratégique. [...] Quand on calcule le coût de l'extermination, l'investissement en hommes, en argent, en ressources, en organisation et cela au moment où l'Allemagne engagée dans une guerre totale aurait dû mobiliser tous les moyens disponibles, [...] on reste confondu par tant d'irrationalité. (Bédarida, 1989, p. 16-17.)

D'un point de vue anthropologique, cette irrationalité peut se comprendre en reprenant les théories de Georges Bataille sur « la part maudite », un ouvrage publié en 1949 dans lequel il propose une perspective radicale sur la question de l'économie. Rejetant la vision classique de l'économie fondée sur les principes de rationalité, il suggère au contraire que les sociétés poursuivent souvent des fins improductives, des dépenses excessives inutiles, une consu-

mation des biens et des personnes, comme c'était le cas, par exemple chez les Aztèques où l'on retrouvait une économie sacrificielle (Soustelle, 1955). Le nazisme constituerait donc une forme excessive de consommation dont les fours crématoires seraient l'expression extrême, alliant à l'irrationalité des buts, la rationalité des moyens dégagés par Ritzer (1996) : efficacité, prédictibilité, calculabilité, contrôle.

Dans d'autres écrits, Levi tente de cerner certains des facteurs qui ont pu intervenir dans la mise en place des politiques génocidaires. Rejetant les explications de type psychanalytique comme le sadisme, les thèses sur la « banalité du mal » de Hannah Arendt, il avance des perspectives contradictoires. Ainsi, dans le texte *Déportés. Anniversaire*, paru en 1959, deux aspects sont mis en relief. Le premier, d'ordre moral, renvoie à la perversion de la science dans le système nazi : « [...] Nous avons vécu dans le siècle où la science a été fléchie, où elle a engendré le code racial et les chambres à gaz » (Levi, 2002, p. 23). Cette conjonction rejoint certaines des conclusions de Traverso sur les fondements du génocide :

Souligner le caractère moderne de la barbarie nazie – sa rationalité instrumentale – ne signifie cependant pas pour autant en avoir donné une explication historique, laquelle tient à un enchevêtrement complexe de causes qui vont de l'impact de l'antisémitisme moderne aux spécificités de l'histoire nationale allemande [...] Dans ce contexte historique, une clé essentielle du génocide juif se trouve dans la fusion dynamique entre la biologie raciale et la technique moderne. [...] Si Auschwitz n'était pas le débouché inévitable de la société industrielle moderne, cette dernière en a été l'une des prémisses et s'est révélée parfaitement compatible avec le système taylorisé de production de la mort. (Traverso, 1997, p. 227-228.)

La seconde constatation est d'ordre plus psychologique et fait appel à la fois à des instincts destructeurs cachés sous le vernis de la civilisation et à la propension humaine à l'obéissance aux ordres, même les plus fous et les plus criminels :

Les fascistes et les nazis ont montré pour tous les siècles à venir les réserves insoupçonnées de férocité et de folie qui gisent secrètement au fond de l'homme, après des millénaires de vie civilisée – et cette œuvre est démoniaque. (Levi, 2002, p. 24)

Selon moi Auschwitz ne peut être interprété que de cette manière : comme la folie d'un petit nombre et

le consentement stupide et lâche d'un grand nombre [...] le massacre nazi porte la marque de la folie, mais pas seulement, il porte la marque de la barbarie, de la solidarité humaine niée, interdite, brisée, de l'exploitation esclavagiste, de l'instauration éhontée du droit du plus fort, introduit en contrebande sous le signe de l'ordre. [...] C'est la réalisation d'un rêve démentiel, où un être commande et plus personne ne pense, où tout le monde marche en rang, où tout le monde obéit jusqu'à la mort où tout le monde dit toujours oui. (Levi, 2002, p. 26).

Cette tendance à l'obéissance rejoint certaines des hypothèses de Foucault sur la question des rapports de pouvoir, « l'effet d'obéissance [représentant] la forme générale d'acceptabilité du pouvoir » (Nicolas-le Strat, 2003). Cette acceptation, comme le souligne Bauman (2002), est particulièrement accentuée dans le système bureaucratique moderne, amplifié dans le nazisme, et qu'il considère comme essentiel à la réussite du programme génocidaire. En effet, la rationalité bureaucratique, basée sur des procédures administratives et un vocabulaire qui neutralisent les dimensions affectives et les référents moraux, favorise la diffusion de la responsabilité, l'anonymat et la distanciation d'avec la victime, permettant ainsi d'effacer les sentiments de pitié et d'altruisme. Levi insiste sur cette absence de pitié dans son texte *L'intolérance raciale*, paru en 1979, mettant en évidence comment le processus de déshumanisation débute avec la déportation, dans des conditions de cruauté extrême,

[...] de façon à mettre en œuvre un processus brutalisant avant la mort [...] ; car il y avait là une volonté précise de démolir l'humain dans l'homme avant même de le tuer. Et c'est, je le crois, une chose unique dans l'histoire, dans cette histoire de l'humanité pourtant sanglante. (Levi, 2002, p. 207.)

En mettant en évidence les particularités du système nazi et de ses politiques à partir d'une analyse fouillée dont nous n'avons dégagé que quelques éléments, Levi souligne la spécificité du rapport à la mort génocidaire non pas dans ce qu'elle a de massif et de totalitaire, mais au contraire dans ce qu'elle a de plus intime, de plus personnalisé. En esquissant le portrait des personnes avec qui il a partagé les années de misère, en rappelant leur nom, des plus âgés aux plus jeunes, il rappelle leur humanité et leur individualité que la référence à l'anonymat du nombre de victimes tend à effacer. En ce sens Levi se refuse à gommer la réalité du génocide comme le font les tenants du révisionnisme.

LE RÉVISIONNISME

La question fondamentale de l'irrationalité du nazisme se prolonge dans les réflexions de Levi sur le néonazisme et le négationnisme. Ce courant intellectuel – dont il fut lui-même victime – est défini par les historiens comme « un système de pensée, [d']une idéologie et non [d']une démarche scientifique ou même simplement critique » (Rouso, 1987, p. 176) qui avance que les génocides à l'encontre des Juifs et des Tsiganes sous l'Allemagne nazie relèvent du mythe et du mensonge. Ses perspectives sur cette question se retrouvent dans les textes *Mais nous, nous y étions*, paru en 1978, *Un lager aux portes de l'Italie* paru en 1979 ; *Avec Anne Frank, l'histoire a parlé* et *Chercheurs de mensonges pour nier l'holocauste*, parus en 1980. Levi s'élève avec perplexité, vigueur et colère, atteint en tant que survivant, contre les tenants des idées révisionnistes qui nient ou minimisent le génocide. Les déclarations d'individus comme Darquier de Pellepoix, ancien commissaire aux Affaires juives sous le gouvernement de Vichy, les élucubrations d'un professeur d'université, Robert Faurisson, reprises dans la presse, le déni de l'authenticité du journal d'Anne Frank, ou les travaux d'institutions comme l'Institute for Historical Review américain, qui visent à remettre en question, entre autres, la véracité historique de la Shoah. L'organisation des associations d'anciens SS et des groupes néonazis, l'influence d'intellectuels dévoyés demandent à ses yeux la mise en place de mesures politiques et législatives pour contrer leur influence. Ce déni, Levi l'attribue à des mécanismes psychologiques comme la culpabilité ou même la démençance :

[...] la culpabilité est embarrassante, et il est rare qu'elle conduise à l'expiation. Ceux qui l'éprouvent tentent de s'en libérer de diverses façons : en oubliant, en niant, en falsifiant, en mentant aux autres et à eux-mêmes. (Levi, 2002, p. 102.)

Ce sont des vérités historiques, que seuls les coupables, qui en ressentent encore le poids, ou les fous incapables de regarder la réalité en face contestent. Et comme les fous et les coupables existent, ces vérités sont parfois risiblement contestées. (Levi, 2002, p. 119.)

Il met par ailleurs en évidence un principe psychologique plus général qui sous-tend la position négationniste et qu'il énonce ainsi : « En raison même de son énormité, le génocide pousse à l'incrédulité, au refoulement et au refus ». (Levi, 2002, p. 105.) Depuis ce temps les idées négationnistes n'ont fait que prendre de l'ampleur, portées par une mino-

rité d'universitaires mais par plusieurs politiques nébuleuses. Elles sont aussi devenues, aujourd'hui, l'un des facteurs de persuasion politique dans des pays comme l'Iran. Ces perspectives sont aussi diffusées au moyen des nouvelles technologies de communication comme Internet qui les véhiculent dans des centaines de sites. Comme le souligne l'historien Deleersnijder (2001), cette situation nécessite des stratégies à la fois juridiques, éducatives et scientifiques pour éviter une falsification de l'histoire. Parmi ces moyens, le rappel du témoignage des survivants et la conservation des lieux de mémoire restent essentiels, une préoccupation qui parcourt l'œuvre de Levi pour lutter contre les « assassins » (Vidal-Nacquet, 1987) ou les « prédateurs » de la mémoire (Deleersnijder, 2001).

LE TÉMOIGNAGE ET LA MÉMOIRE

Comme le note un critique italien, Cesare Cases, Primo Levi « s'est condamné à parler d'Auschwitz, à être le gardien de sa mémoire » (cité dans Braibant, 1997). La fonction de témoin, Levi la revendique dans ses livres qui se veulent un rempart contre l'érosion du temps, l'effacement et l'oubli des événements même les plus atroces et leur portée. « Survivre, pour raconter, pour témoigner » était l'une des injonctions majeures inscrites dans son premier livre *Si c'est un homme* et, dans la préface, il précise que « Le besoin de raconter aux "autres", de faire participer les "autres", avait acquis chez nous, avant comme après notre libération, la violence d'une impulsion immédiate, aussi impérieuse que les autres besoins élémentaires » (Levi, 1996, p. 10), ce qui rejoint les perspectives de Bornand voulant que

Les rescapés s'efforcent [...] de transposer dans l'écriture l'expérience d'exclusion absolue du politique, d'étrangeté radicale au monde qui leur a été imposée [...] Le récit détient une fonction socio-politique : recréer une communauté de parole et de perception communes, un enracinement collectif, une appartenance humaine. (Bornand, 2004, p. 36.)

Cette injonction s'est maintenue par la suite, Levi privilégiant une approche détachée. Ainsi il écrit dans la préface de *Si c'est un homme* qu'il veut « fournir des documents à une étude dépassionnée de certains aspects de l'âme humaine » (Levi, 1996, p. 9). Ce détachement qu'il revendique, il en précise la portée dans un entretien :

Je n'avais qu'une idée en tête [...] d'apporter mon témoignage. Or, un témoin est d'autant plus crédible qu'il n'exagère pas. [...] Un témoignage fait avec retenue est plus efficace que s'il l'était

avec indignation : l'indignation doit venir du lecteur [...] J'ai voulu fournir au lecteur la matière première de son indignation. (Levi, 1998, p. 211-212.)

Cette fonction de témoin, Levi l'a remplie à travers ses textes, ses interventions dans les écoles, dans des entretiens et des émissions radiophoniques, répondant au mandat qu'il définissait ainsi dans son texte de 1955 : « Déportés. Anniversaire » :

Est-il juste d'estimer achevée la tâche de témoigner qui était ressentie à l'époque comme un besoin et comme un devoir immédiat ? Il ne peut y avoir qu'une réponse. Il n'est pas légitime d'oublier. Il n'est pas légitime de se taire. Si nous nous taisons, qui parlera ? Si notre témoignage fait défaut, les exploits de la brutalité nazie pourront, en raison même de leur énormité, être relégués parmi les légendes dans un avenir relativement proche. Il est donc nécessaire de parler. (Levi, 2002, p. 22.)

Mais cette parole, Levi ne la considère pas comme devant se limiter à se rappeler mais aussi à prévenir, à rappeler la commune humanité. Dans son texte *Monument à Auschwitz*, paru en 1959, il précise la fonction humaniste, universelle, de ce type de projet :

Il faut que ce soit un monument-avertissement que l'humanité se dédie à elle-même pour qu'il témoigne, pour qu'il répète un message déjà entendu et trop souvent oublié : à savoir que l'homme est et doit être sacré pour l'homme partout et à jamais. (Levi, 2002, p. 28.)

Ce devoir de mémoire essentiel, proclamé il y a 47 ans, est loin d'être entré dans la conscience du monde d'aujourd'hui où génocides, guerres, mensonges sont devenus monnaie courante. La répétition de l'histoire, son bégaïement rendent encore plus apparents la justesse de l'analyse de Primo Levi et ses cris de douleur devant la longue liste des génocides perpétrés depuis Auschwitz et qui confirment ce qu'il écrivait au lendemain de la guerre : « Cela s'est produit, donc cela peut arriver de nouveau. »

L'actualité de l'œuvre de Levi est donc plus que jamais essentielle, comme le souligne Mario Belpoliti, spécialiste de la littérature italienne :

Toute l'œuvre de Primo Levi, l'œuvre du témoin et celle de l'écrivain, celle du chimiste et celle du narrateur, s'inscrit sous le signe d'une symétrie non symétrique, qui tente de rendre compte, avec difficulté, certes, mais avec une grande intelligence et une grande honnêteté, de l'événement

bouleversant, à la fois dramatique et énigmatique, qu'Auschwitz a constitué. L'impossibilité d'oublier ne découle pas tant, ou pas seulement, de la mesure démesurée de cette tragédie, mais du fait que s'y entremêlaient des problèmes qu'il est difficile de résoudre et qui, depuis lors, sont réapparus dans l'histoire douloureuse de l'humanité, au Cambodge, comme en Bosnie, en Ouganda comme en Afghanistan. Voilà pourquoi les paroles de Primo Levi nous sont encore indispensables. (Belpoliti, 2002, p. 18.)

Bibliographie

AMÉRY, J. (1995). *Par delà le crime et le châtement. Essai pour surmonter l'insurmontable*, Arles, Actes Sud.

BATAILLE, G. (1967). *La part maudite*, Paris, Les Éditions de Minuit.

BAUMAN, Z. (2002). *Modernité et Holocauste*, Paris, La Fabrique.

BÉDARIDA, F. (1989). « Bilan et signification de quarante années de travail historique », dans François Bédarida (dir.), *La politique nazie d'extermination*, Paris, Albin Michel, p. 15-27.

BELPOLITI, M. (2002). « De l'autre côté du miroir ». *Préface à l'asymétrie et la vie*, Paris, Robert Laffont, p. 7-18.

BRAIBANT, S. (1997). « Une biographie de Primo Levi : Primo Levi, ou la tragédie d'un optimiste », *Le Monde diplomatique*, juin, <http://www.anti-rev.org/textes/Braibant97a/>. Consulté en janvier 2007.

BORNAND, M. (2004). *Témoignage et fiction. Les récits des rescapés dans la littérature de langue française (1945-2000)*, Genève, Droz.

CANETTI, E. (1978). *The Human Province*, New York, Seabury Press.

DELEERSNIJDER, H. (2001). *Les prédateurs de la mémoire. La Shoah au péril des négationnistes*, Bruxelles, Éditions Labor/Éditions Espace de libertés.

LEVI, P. (2002). *L'asymétrie et la vie*, Paris, Robert Laffont.

LEVI, P. (1998). *Conversations et entretiens, 1963-1987*, Paris, Robert Laffont, Collection Bibliothèques 10/18.

LEVI, P. (1996). *Si c'est un homme*, Paris, Robert Laffont.

LEVI, P. (1986). *Les naufragés et les rescapés*, Paris, Gallimard.

LÉVI-STRAUSS, C. (1958). « Le sorcier et sa magie », dans *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, p. 183-203.

NICOLAS-LE STRAT, P. (2003). *L'ubiquité du pouvoir*, <http://multitudes.samizdat.net/L-ubiquité-du-pouvoir.html>. Consulté en juillet 2006.

RITZER, G. (1996). *The McDonaldisation of Society*, Thousands Oaks, CA, Pine Forge Press.

ROUSSO, H. (1987). *Le syndrome de Vichy. De 1944 à nos jours*, Paris, Éditions du Seuil, Collection Points histoire.

SODI, R. (1988). « The memory of justice. Primo Levi and Auschwitz », dans *Remembering the Future. Theme II. The impact of the Holocaust on the contemporary world*. International Scholars'Conference. Oxford, 10-13 Juillet 1988. Oxford, Pergamon Press. p. 1393-1403.

SOUSTELLE, J. (1955). *La vie quotidienne des Aztèques*, Paris, Hachette.

TRAVERSO, E., (1997). *L'histoire déchirée. Essai sur Auschwitz et les intellectuels*, Paris, Les éditions du Cerf.

VIDAL-NACQUET, P. (1987). *Les assassins de la mémoire : Un Eichmann de papier et autres essais sur le révisionnisme*, Paris, La Découverte.